

LE CINÉMA

Figaro

La saison cinématographique est à peine commencée. En dehors des films parlants dont je ne désire discuter qu'à bon escient, c'est assez dire qu'aucun événement important ne mérite encore l'honneur d'une gloire. Mais *Figaro*, *Figaro* qui bientôt animera de sa silhouette fugace les écrans de France et de Navarre, quelle tâche délicieuse que de l'évoquer — lui et l'ombre plutôt coquine de Beaumarchais — au travers d'un film que l'imagination de l'auteur dramatique inspira certes plus que la satire du pamphletaire, car l'esprit de Beaumarchais a presque totalement fui du film précité ! Il faut donc que ce film se suffise à lui-même par sa propre substance, qu'il remplace l'essentielle du rire et l'adorable diversité des propos, par l'agrément plus matériel d'une mise en scène irréprochablement adaptée à ce rôle absent comme à ces propos envolés. Il faut donc que les costumes possèdent un accent, et que la beauté plastique des êtres ait l'enchantement des syllabes muettes.

Oui, cette tâche est délicate. Evoquer le bruisant murmure des dentelles, des satins, des taffetas, des brocards, et la beauté radieuse de quatre héros si bien faits pour l'amour ! Je fus de prime abord surpris, un tantinet mécontent, de ce joli visage de Van Duren, un *Figaro* souple et piquant comme *Vestris* lui-même. Mais quoi ? Un danseur, cela va prime tout, et même l'esprit qu'on n'entend point, car la souplesse du torse, l'agilité des jambes n'ont-elles pas à l'écran un langage plus eloquent que les paroles ?

La première figure du quatuor est posée. Et la seconde, me direz-vous ? La seconde ? Sa vaillante réplique. Ah ! la friponne que Beaumarchais n'eût pas manqué de serrer d'un peu près s'il avait eu la bonne fortune de la rencontrer dans l'un de ces petits bosquets que Fragonard peupla de Temples de l'Amour ! Petite friponne s'envolant dans les fanfreluches de ses cotillons au long des terrasses, sur les degrés des escaliers en murs d'eau, sous les arcades à l'italienne des jardins enjoumants ! Ah, oui ! petite friponne que Maria Bell, toute en clin d'yeux, en sourires espiègles à demi cachés par le mignon bonnet de dentelles sur la perruque blanche, toute en flexions suavantes dans le corset de satin. A chacune de ses créations, on la découvre plus adorable, plus innocemment rouée. On s'arrête-t-elle ? Eh que de coeurs virils devront battre à son adresse ! Mais les coeurs plus petits, plus

elles pas désarmer l'envie, comme aussi la rareté d'avoir réussi la lourde gageure d'une adaptation de deux chefs-d'œuvre et demi — car *la Mère coupable* est une erreur de Beaumarchais — en trois heures de film ! Ceux qui critiquent si严厉ly, je voudrais bien les voir à l'œuvre... Mais à mon tour d'être Aristarque, Ah ! Monsieur Gaston Ravel, que vient faire ce tableau d'orgie avec des piscines peuplées de femmes nues, au milieu d'une si juste et si gracieuse mesure ? La note est fausse. Parmi tant d'harmonieuses tonalités, le coup de pinceau est lourd. Qu'avons-nous besoin de cette femme dont les voiles en se déroulant ne nous révèlent que des lignes disgracieuses, en particulier une paire de seins écrasés comme deux tomates, et que j'imagine violacés à l'égal d'aubergines trop mures ? C'est une erreur — la seule qui soit dans *Figaro*, mais elle s'est nichée dans ma mémoire comme l'inopportunité souvent d'une mouche à vers sur un beau fruit.

JACQUES FANEUSE.

Quelques mots sur...

LA TENTATION (Ciné-Roman, Films de France.)

Cette dernière œuvre du regretté René Le prince, revue par Jacques de Baronielli, constitue un film de qualité supérieure, surtout au point de vue conflit psychologique. Par endroits, son pathos atteint les plus dououreux sommets, et les dernières scènes, réalisées de main de maître, sont vraiment poignantes. Les situations tragiques de l'œuvre théâtrale s'y trouvent rendues avec tant de fidélité que, naturellement, les répliques viennent aux lèvres des spectateurs. Lucien Dalsace déploie des qualités de force et de pensée dans le rôle en or de Robert Jourdan ; Jean Peyrière, par sa dignité, fait merveille dans celui de Brinon. Quant à Claudia Victrix, elle progresse d'un film à l'autre. Ses toilettes d'un goût parfait valent qu'en les remarque. Elmière Vautier demeure la jolie femme élégante que connaissent tous les cinéphiles. André Nicolle, tout rondeur aussi bien morale que physique, Fernand Mailly très aisé, achèvent la distribution de ce bon film français.

SEGONDITE (Mappemonde Film.)

MM. Etievant et Evremoff ont accompli un

sur l'homme, fait honneur à l'habileté du metteur en scène, Jean Renoir, dont certaines photographies sont tout à fait remarquables. Il se trouve même dans le courant du film une rétrospective historique — débarquement des troupes françaises lors de la conquête — bien faite pour émouvoir le public. La douce et gracieuse comédie qu'est Jackie Monnier, Arquillière très nature, Enrique Rivero, Diana Hart, Manuel Rathy, Aissa, forment une interprétation acceptable.

CES DAMES AUX CHAPEAUX VERTS (Etoile-Film.)

Voilà qui nous change et nous ravit en nous amusant sans grossièreté. Le réalisateur du charmant roman de Germaine Aciermant, M. André Berthomieu, est un homme d'esprit qui a compris tout le parti qu'on en pouvait tirer. Sans charge vulgaire, il a multiplié les incidents drôlatiques, et ses interprètes n'ont pas trahi ses intentions, chose rare, que ce soient Alice Tissot, la gracieuse Simona Mareuil, Jean Dhely, Thérèse Holb, Gina Barbieri, ou surtout l'étonnant René Lefèvre dont on peut dire que chaque création à l'écran est un chef-d'œuvre de composition. La mise en scène soignée correspond à la psychologie des personnages en même temps qu'à l'atmosphère extérieure. Seule, par endroit, la photographie trouble laisse à désirer, mais cela est si peu de chose dans un film de cette qualité !

J. F.

Bibliographie

Petits côtés amusants de la Vie musicale, par A. DANDELOT (Editions Dandelot).

Le succès sourit... à ceux qui savent sourire. Voici quelques mois, nous avons annoncé la publication de cet ouvrage gai — encore qu'il soit une profonde ou amère philosophie — cachée sous le masque. Or, épousé presque tout de suite des presses, l'auteur en fait paraître une nouvelle édition, revue et augmentée de nombreuses anecdotes. Inutile de vous dire que leur lecture, à l'égal de celles qui les précédent, vous fera tordre comme un poisson... dans l'eau !

que de l'époque — lui et l'ombre plus ou moins de Beaumarchais — au travers d'un film que l'imagination de l'auteur dramatique inspira certes plus que la satire du pamphlétaire, car l'esprit de Beaumarchais a presque totalement fui du film précité ! Il faut donc que ce film se suffise à lui-même par sa propre substance, qu'il remplace l'étincelle du rire et l'adorable diversité des propos, par l'agrement plus matériel d'une mise en scène irréprochablement adaptée à ce rire absent comme à ces propos envolés. Il faut donc que les costumes possèdent un accent, et que la beauté plastique des êtres soit l'enchantement des syllabes suaves.

Oui, cette râche est délicieuse. Evoquer le bruisant murmure des dentelles, des satins, des taffetas, des brocards, et la beauté radieuse de quatre héros si bien faits pour l'amour ! Je fus de prime abord surpris, un tantinet mécontent, de ce joli visage de Van Duren, un Figaro souple et pironnant comme Vestris lui-même. Mais quoi ? Un danseur, cela exprime tout, et même l'esprit qu'on n'entend point, car la souplesse du torse, l'agilité des jambes n'ont-elles pas à l'écran un langage plus élégant que les paroles ?

La première figure du quatuor est posée. Et la seconde, me direz-vous ? La seconde ? Sa suivante réplique. Ah ! la tripomme que Beaumarchais n'eût pas manqué de serrer d'un peu près s'il avait eu la bonne fortune de la rencontrer dans l'un de ces petits bosquets que Fragonard peulta de Temples de l'Amour ! Petite tripomme s'envolant dans les fanfreluches de ses coiffures au long des terrasses, sur les degrés des escaliers en miroirs d'eau, sous les arcades à l'italienne des jardins murmuraient ! Ah, oui ! petite tripomme que Marie Bell, toute en éclats d'yeux, en sourires espiègles à demi cachés par le mugnon bonnet de dentelles sur la perruque blanche, toute en flexions savantes dans le corsicot de satin. A chaque de ses créations, on la découvre plus adorable, plus innocemment ronde. Où s'arrêtera-t-elle ? Et que de coeurs virils devront battre à son adresse ! Mais les coeurs plus petits, plus fragiles des femmes, pour qui ou quels se mettront-ils à palpiter ? A côté de cet enjôleur de Figaro, n'accorderont-ils pas une place secrète au bel Almaviva que Tony d'Aigly campe avec une élégance si racée, et dont le délicieux sourire à frotteuses fera fleurir sur plus d'une lèvre la rose d'un avis secret...

Le quatuor est véritablement de choix, car la tendre et aînée comtesse, la triste défaillante, emprunte à Arlette Marchal sa fière prestance et ses traits délicats. Elle se meut sous les lambri dorés avec ce charme fastueux qui est le sien lorsqu'on ne la force pas à l'interprétation de robes trop modernes qui rappellent en l'étriquant sa silhouette un peu mince.

Ici, nous la voyons étoffée ; on lui demande surtout de savoir marcher, rêver pudiquement, se plaire avec mélancolie, baisser ses paupières sur de beaux yeux sans flammes. Elle est parfaite, et sa grâce de grande dame fait ressortir

littéralement, le coup de pinceau est tout à fait nécessaire de cette femme dont les volées en se déroulant ne nous révèlent que des lignes disgracieuses, en particulier une paire de seins écrasés comme deux tomates et que l'imagine violacées à l'égal d'aubergines trop mûres ? C'est une erreur — la seule qui soit dans *Figaro*, mais elle s'est nichée dans ma mémoire comme l'inopportune souvenir d'une marche à vers sur un beau fruit.

JACQUES FANEUSE.

Quelques mots sur...

LA TENTATION (*Ciné-Romans, Films de France.*)

Cette dernière œuvre du regretté René Le prince, revue par Jacques de Baroni, constitue un film de qualité supérieure, surtout au point de vue conflit psychologique. Par endroits, son pathétisme atteint les plus douloureux sommets, et les dernières scènes, réalisées de main de maître, sont vraiment poignantes. Les situations tragiques de l'œuvre théâtrale s'y trouvent rendues avec tant de fidélité que, naturellement, les répliques viennent aux lèvres des spectateurs. Lucien Dalsace déploie des qualités de force et de pensée dans le rôle en or de Robert Jourdan ; Jean Peyrière, par sa dignité, fait merveille dans celui de Brimon. Quant à Claudia Victrix, elle progresse d'un film à l'autre. Ses toilettes d'un goût parfait valent qu'on les remarque. Elmire Vautier demeure la jolie femme élégante que connaissait tous les cinéphiles. André Nicolle, tout rondeur aussi bien morale que physique, Fernand Mailly très aisé, achèvent la distribution de ce bon film français.

FECONDITE (*Mappemonde Film.*)

MM. Etiévant et Evremoff ont accompli un très bel effort dans la réalisation de l'œuvre fameuse de Zola. *Il faut leur en savoir gré.* Quand je pense, que durant le cours entier de la projection, pas un applaudissement ne se fit entendre ! Je sais bien que prêcher l'accroissement de la famille à une époque de malthusianisme à outrance, n'attire pas la sympathie, même la simple compréhension. Et encore, le postulat du romancier n'apparaît que bien faiblement durant le cours d'un film qui dut être raccourci trop généreusement. Les clichés extérieurs sont fort beaux. Les scènes d'intérieurs sont assez peu équilibrées et de plus, d'un modernisme qui ne va pas du tout avec l'édit postulatif, mais l'intérêt général ne flétrit point une seconde. Gabriel Gabrio joue le personnage de Mathieu Froment comme il est capable de le faire quand le rôle à interpréter lui plaît. C'est tout dire ! Albert Préjean, Pierre Nay et Alex Allin se sont par-

(*Etoile-Film.*)

Voilà qui nous change et nous ravit en nous amusant sans grossièreté. Le réalisateur du charmant roman de Gernahine Acramant, M. André Berthomieu, est un homme d'esprit qui a compris tout le parti qu'on en pouvait tirer. Sans charge vulgaire, il a multiplié les incidents drôlatures, et ses interprètes n'ont pas trahi ses intentions, chose rare, que ce soient Alice Tissot, la gracieuse Simone Mareuil, Jean Dhelly, Thérèse Holb, Gina Barbieri, ou surtout l'étonnant René Lefebvre dont on peut dire que chaque création à l'écran est un chef-d'œuvre de composition. La mise en scène soignée correspond à la psychologie des personnages en même temps qu'à l'atmosphère extérieure. Seule, par endroit, la photographie trouble laisse à désirer, mais cela est si peu de chose dans un film de cette qualité.

J. P.

Bibliographie

Petits côtés amusants de la Vie musicale, par A. DANDELOT (*Editions Dandelot*).

Le succès sourit... à ceux qui savent sourire. Voici quelques mois, nous avons annoncé la publication de cet ouvrage gai — encore que souvent une profonde ou amère philosophie se cache sous le masque. Or, épousé presque illégitimement des presses, l'auteur en fait paraître une nouvelle édition, revue et augmentée de nombreuses anecdotes. Inutile de vous dire que leur lecture, à l'égal de celles qui les précédent, vous fera tordre comme un poisson... dans de l'eau !

**
La Vie musicale au temps romantique, par CLAUDE LAFORÉT (*J. Poyronnec, éditeur*).

Cet ouvrage, fort documenté, vivant, animé avec un agrément des plus soutenu toute cette période du XIX^e siècle où la musique fut si superficiellement adorée par l'élite parisienne. L'auteur, parfois, se montre dur pour ces héros d'alors, dur avec bienveillance, mais juste aussi. Ainsi que M. H. Malo l'a relevé dans sa préface, il est bien certain que le public romantique « aimait la musique mauvaise, médiocre et même excellente ». On prendra plaisir à le voir évoluer à côté des artistes contemporains sous la plume d'historien et de musicien de M. Laforêt.

**

la seconde, me direz-vous? La seconde vante réalisés. Ah ! la friponne que Beaumarchais n'a pas manqué de servir d'un peu près s'il avait eu la bonne fortune de la rencontrer dans l'un de ces petits bosquets que Fragonard peignait dans les fanfreluches de ses coiffures au long des terrasses, sur les degrés des escaliers en miroirs d'eau, sous les arcades à l'italienne des jardins marmurants ! Ah, oui ! petite friponne que espionnages à demi cachés par le magnon bonnet de dentelles sur la perruque blanche, toute en flexions savantes dans le corset de satin. A chacune de ses créations, on la découvre plus adorable, plus innocemment rousse. On s'arrête-t-elle ? Et que de coeurs virils devront battre à son adresse !... Mais les coeurs plus petits, plus fragiles des femmes, pour qui ou quels se mettront-ils à palpiter ? A côté de cet endoïde de Figaro, n'accorderont-ils pas une place secrète au bel Almaviva que Tony d'Aigy campe avec une élégance si racée, et dont le délicieux sourire à fentes fera flétrir sur plus d'une lèvre la rose d'un aveu secret...

Le quatuor est véritablement de choix, car la tendre et alliée comtesse, la triste délaissée, emprunte à Arlette Marchal sa fière prestance et ses traits délicats. Elle se met sous les lampes dorées avec ce charme fastueux qui est le sien lorsqu'on ne la force pas à l'interprétation de rôles trop modernes qui rapetissent en l'étriquant sa silhouette un peu mince.

Ici, nous ne voyons étoffé ; on lui demande surtout de savoir marcher, rêver pudiquement, se plaire avec melancholie, baisser ses paupières sur de beaux yeux sans flamme. *Elle est parfaite*, et sa froideur de grande dame fait ressortir l'exquise mutinerie de la soubrette. Entre les deux, dame Marcelline promène sans embarras les énormes paniers de sa robe. Et ces paniers sont étonnantes, car furent-ils si monumentaux sous le règne espagnol ? Tout aussi étonnantes que l'extraordinaire chapeau de Basile qui paraît vouloir embrasser l'écran... et les spectateurs par surcroit.

Si l'intention avait été vaincue, je l'eusse applaudie de bon cœur, car je vis bien cinq cents tarses de Basile dans la salle de la présentation corporative. Elles étaient néanmoins un peu noyées dans une foule qui venait là pour admirer, et que les couplets de la calomnie chuchotés à l'entrée de bouche en bouche, ne parvinrent pas à distraire de son admiration... Mais détournons notre esprit de ces faces jalouses et contractées qui composent la majorité du public cinématographique pour ne voir ici que le charme d'une vision non pareille. Un quatuor de lignes pures, écrivais-je plus haut, ou si je ne l'écrivis pas encore je m'empressai de la faire, un quatuor de lignes purs entre lesquels Chérubin glisse sa naïveté gentille, un peu gauche, un peu timide comme il sied, tant de grâces éparses ne devraient-

être que... avec tant de fidélité que, parfois, les répliques viennent aux lèvres des spectateurs. Lucien Dalsace déploie des qualités de force et de pensée dans le rôle en or de Robert Jourdan ; Jean Peyrière, par sa dignité, fait merveille dans celui de Brinon. Quant à Claudia Victrix, elle progresse d'un film à l'autre. Ses toilettes d'un goût parfait valent qu'on les remarque. Elmire Vautier demeure la jolie femme élégante que connaissent tous les cinéphiles. André Nicolle, Fernand Mailly très aimé, achèvent la distribution de ce bon film français.

FECONDITE (Mappemonde Film.)

MM. Ethévant et Evremoff ont accompli un très bel effort dans la réalisation de l'œuvre fameuse de Zola. *Il faut leur en savoir gré*. Quand je pense, que durant le cours entier de la projection, pas un applaudissement ne se fit entendre ! Je sais bien que prêcher l'accroissement de la famille à une époque de malthusianisme à outrance, n'allie pas la sympathie, même la simple compréhension. Et encore, le postulat du romancier n'apparaît que bien faiblement durant le cours d'un film qui dut être raccourci trop généreusement. Les clichés extérieurs sont fort beaux. Les scènes d'intérieur sont assez peu équilibrées et de plus, d'un modernisme qui ne va pas du tout avec l'édit postulat, mais l'intérêt général ne flétrit point une seconde. Gabriel Gabrio joue le personnage de Mathieu Froment comme il est capable de le faire quand le rôle à interpréter lui plaît. C'est tout dire ! Albert Préjean, Pierre Nay et Alex Allin se sont partagés les rôles des trois fils aînés, rôles presque insignifiants en ce qui concerne les deux derniers. Diana Karenne en mère farouche, Michèle Verly en gentille ingénue, Ravel en nocier lubrique, jouent avec talent. Quant à Andrée Lafayette, la prise de vues ne nous a rien laissé ignorer de ses jambes, de ses cuisses, de ses seins, de ses bras, chaque morceau présenté en gros plan ! Pour une exhibition en faveur du nudisme, elle est fameuse... Mais ne pouvait-on choisir un artiste de visage moins crétin pour figurer Maurice Blanchéne ? Il y a des petits crevés dans la société d'aujourd'hui qui ne manquent pas d'allure, pourtant !

LE BLEU (Mappemonde-Films).

J'aurais regretté la vision de ce film si on ne l'avait pas présenté corporativement, après un gala où je ne fut pas invité, contre toute habitude. Malgré tant d'œuvres représentatives de l'Afrique, *Le Bleu*, est fortement original. Le scénario par lui-même n'offre rien de sensationnel, mais d'y avoir intercalé une chasse à la gazelle, enregistrée à toute vitesse, et une poursuite acharnée se terminant par une victoire de faucons

Petits côtés amusants de la Vie musicale, par A. DANDELLOT (Editions Dandelin).

Le succès sourit... à ceux qui savent sourire. Voici quelques mois, nous avons annoncé la publication de cet ouvrage gai — encore qu'il soit une profonde ou amère philosophie se cache sous le masque. Or, épousé presque sans sorti des presses, l'auteur en fait paraître une nouvelle édition, revue et augmentée de nombreuses anecdotes. Inutile de vous dire que leur lecture, à l'égard de celles qui les précédent, vous fera tordre comme un poisson... dans de l'eau !

* *

La Vie musicale au temps romantique, par CLAUDE LAFORÉT (J. Peyronnet, éditeur).

Cet ouvrage, fort documenté, vivant, animé avec un agrément des plus soutenu toute cette période du XIX^e siècle où la musique fut à superficiellement adorée par l'élite parisienne. L'auteur, parfois, se montre dur pour ces héros d'alors, dur avec bienveillance, mais juste aussi. Ainsi que M. H. Malo l'a relevé dans sa préface, il est bien certain que le public romantique « aime la musique mauvaise, médiocre et même excellente ». On prendra plaisir à le voir évoluer à côté des artistes contemporains sous la plume d'histoien et de musicien de M. Laforêt.

* *

Les bases logiques de la musique, par A. D. LOMAN JR. (G. Alsbach, éditeur, Amsterdam).

Il est regrettable que cet important ouvrage, excellentement édité, soit présenté en hollandais, ce qui réduit considérablement le nombre de lecteurs possible. Souhaitons qu'une version française voie bientôt le jour.

L'auteur s'y est assigné pour but de démontrer que la théorie de la musique généralement admise est inexacte et même fausse. Dans tous les ouvrages traitant de cette question il est dit que la base de la musique est l'accord majeur formé des 4^e, 5^e et 6^e sons harmoniques. Pour le mieux, aucune explication n'est donnée. M. Loman démontre que ces accords parfaits majeurs, mineurs ou de septième de dominante sont faux si la tierce a la valeur de 5/4 (5^e son harmonique). Le seul système qu'il accepte est celui de Pythagore basé sur les quintes justes. Il prouve que le vrai majeur, à de rares exceptions près, possède toujours la tierce pythagoricienne. Quant à l'accord mineur, il se compose de deux tierces de Pythagore : 32/27 et 81/64.

O. S.